

blis par des exercices laborieux, ne se réparent pas on raison de leurs pertes; ils deviennent extrêmement sensibles aux influences de l'atmosphère et à toutes les impressions du besoin.

Malheur au cultivateur qui immole la santé de ses animaux à une parcimonie mal entendue, et ne donne pas tous ses soins pour conserver à leur nourriture les qualités spécifiques qu'elle doit avoir; si le fourrage est encore humide au moment de le serrer, il s'échauffe, fermente et devient alors pour les animaux une subsistance détestable.

Une attention, c'est d'en régler constamment la quantité sur le nombre, la force, l'ombonpoint des animaux, et de préférer la forme sous laquelle la nourriture produit le plus grand effet par rapport à la destination qu'on se propose de leur donner. Il faut bien se persuader que quatre vaches, par exemple, choisies et alimentées convenablement, rendent davantage que huit qui le seraient mal.

Pour remédier à l'inconvénient que nous avons remarqué de donner les grains secs et entiers, on pourrait en tirer un parti plus économique, en les faisant moudre préalablement sans les bluter; étant rapprochés de l'état de gruau, ils nourriraient davantage, offriraient plus de prises aux animaux ruiés: en leur donnant une forme pannaire, on gagnerait encore sur la nourriture. Trois livres de pain procureraient autant de profit que quatre livres de farine, et six livres de grains sans être dérasés. Cette opinion est celle des meilleurs médecins vétérinaires.

Une autre forme également avantageuse pour les grains et les animaux soumis à l'engrais, ce serait de faire cuire les grains dans l'eau et de les laisser fermenter un peu; plus volumineux alors ils ont plus de sève, nourrissent davantage et se digèrent mieux. On voit avec quelle avidité les animaux se jettent sur les aliments cuits et pourvus de la chaleur; ils les préfèrent à tout ce qui est cru et à la température ordinaire.

Il paraîtrait cependant que les grains et les racines tels qu'on les recueille devraient mériter la préférence, puisque dans l'état sauvage les animaux ne les mangent pas autrement; mais il n'en est pas moins vrai de dire que la plupart sont plus commodes à employer et plus convenables pour ceux qui sont malades ou qu'on engraisse.

Les racines potagères dont la consistance est ramollie par la cuisson peuvent s'allier avec la farine, se mêler à la salive et servir de boulettes propres à l'engrais; peut-être conviennent-elles moins dans cet état aux animaux à fibre molle, à tissu cellulaire lâche, parce qu'elles offrent moins de résistance et qu'elles ne sont plus susceptibles d'être triturées par la rumination.

Toutes les substances végétales ou animales qui ont subi la cuisson changent de nature, de goût et de propriétés. Les principes qui les constituent, isolés dans leur état naturel, se rapprochent, se réunissent, se combinent de manière à former un tout plus agréable, plus homogène et plus efficace; administrés dans l'état chaud, ils donnent plus d'énergie dans l'économie animale et engraisent davantage les animaux. Ainsi la dépense de combustible, et les autres soins nécessaires pour imprimer à la nourriture le caractère qu'elle doit avoir pour opérer la plénitude de ses effets, offrent de puissants dédommagements, sur lesquels les fermiers n'ont pas pour la plupart réfléchi. Nous les invitons à peser ces considérations: elles nous paraissent intéresser à la fois l'économie et le perfectionnement de l'engrais des animaux domestiques; mais quelles que soient la forme et la nature des aliments employés à la nourriture des animaux domestiques, il faut, autant que faire se peut, qu'ils

soient mélangés; c'est sans doute un des avantages du fourrage qui résulte des prairies artificielles. En associant les plantes les plus opposées entre elles par la qualité et les propriétés, elles se tempèrent l'une par l'autre et fournissent un bon tout; il faut donc marier la nourriture verte et sèche, les fourrages substantiels et appétissants.

Dans beaucoup d'endroits, on a la louable habitude de faire haucher la paille avec le foin, de les mêler à parties égales et de donner ce mélange pour toute nourriture aux animaux; il procure de la force aux chevaux de travail, et c'est autant d'avoine d'épargnée. Ce mélange est admirable pour leur entretien; ils sont moins sujets aux maladies que l'excès du foin seul procure.

*Précautions dans l'emploi des aliments.*—Il n'y a pas d'aliments qui n'exigent des précautions avant d'en faire usage, et dont l'excès ne soit sujet à des inconvénients plus ou moins graves; il convient donc de les prévenir.

Si le foin vieux, moisi ou vase, cause de la répugnance aux chevaux, celui qui est trop nouveau n'est pas non plus sans inconvénients, surtout dans les années sèches: alors, la veille de son emploi, il faut délier la botte, la secouer pour en dissiper la poussière, afin qu'il reprenne pendant la nuit de la souplesse et de l'humidité.

Les animaux retenus pendant un long hiver dans les étables sont impatientés, au retour du printemps, d'aller aux champs; fatigués des fourrages secs, ils soupirent après le vert. Le cultivateur lui-même n'attend pas moins impatiemment cette saison pour leur administrer une nourriture plus succulente; mais il néglige beaucoup trop les précautions qu'il faut prendre dans ce moment de crise où les animaux vont changer tout à la fois d'air, d'exercice et de régime.

Toutes les plantes, même celles des prairies artificielles, quoique saines et recherchées par le bétail, sont suivies des plus fâcheuses conséquences; s'il en manque à discrétion, il est incommode jusqu'à périr, et souvent il ne faut que la mort d'un bœuf ou d'une vache, occasionnée par une pareille cause, pour faire regarder dans tout un canton ces plantes comme nuisibles, lorsqu'il est si important d'en propager les avantages. Il paraît donc nécessaire de les y accoutumer insensiblement, d'en donner peu à la fois et de le couper avec du fourrage sec moins substantiel, de retirer le barreau du râtelier afin qu'ils ne mangent pas trop.

Rien, par exemple, n'est plus dangereux que d'abandonner les animaux dans les prairies artificielles, surtout à une époque où, exténués de la nourriture d'hiver, ils se jettent avec avidité sur les plantes fraîches: d'abord ils foulent l'herbe aux pieds, en gâtent plus qu'ils n'en mangent, ils sont exposés ensuite à une foule d'accidents connus sous le nom de *météorisation*, de *tympanite*, de *tranchées*, de *colique ventreuse*. Cette funeste propriété, commune à toutes les plantes fraîches succulentes couvertes de rosées et données par surabondance, doit, surtout au printemps, préjudicier à la santé des bestiaux, qui, après une longue privation, sont invités au plaisir d'en manger, et ils en abusent si on leur permet de rester trop longtemps au même endroit; il faut donc ou les exclure des bons pâturages, ou attendre qu'ils soient presque rassasiés pour les y conduire.

L'expérience a également démontré qu'il était infiniment plus économique de faucher l'herbe, au lieu d'en faire consommer le produit sur le champ, même de ne l'administrer qu'après avoir été un peu fanée et distribuée aux animaux dans des râteliers portatifs, soit aux champs, soit à l'étable: par ce moyen, on est plus certain de la quantité qu'ils en consomment, il y en a moins de gaspillée et ils